

JACQUES TAPOL

LE KARATÉ DO MA VOIE, MA VIE



Nous avons reçu il y a quelques semaines un livre étonnant : « Karaté et petits satori » de Jacques Tapol. Ceinture noire 8^{ème} dan de Karaté, champion du monde mi-lourds en 1986, il fut un temps entraîneur de l'équipe de France combat. Il est le troisième Français, en même

temps que Thierry Masci, à avoir décroché un titre de champion du monde. Christian Courtonne nous le présente.

Jacques Tapol, nous connaissons : ce combattant très rugueux, brutal même que les compétiteurs des années 70 et 80 souhaitaient surtout éviter lors des championnats. Champion du monde mi lourds

en 1986 à Sydney, il fut un temps entraîneur de l'équipe de France combat. Il est le troisième Français, en même temps que Thierry Masci, à avoir décroché un titre de champion du monde. Jacques Tapol assume totalement cette violence dans cet ouvrage nous l'avons dit surprenant ; il l'explique, il nous décrit ses 15 années de combats contre les

adversaires certes, mais aussi toutes les étapes de la construction de ce maître de Karaté qu'il est aujourd'hui devenu, sur un thème qui paraissait pour son entourage inaccessible : être champion du monde de Karaté.

Il nous présente toute la stratégie mise en oeuvre, ses lectures, ancrages psychologique et philosophique dans sa quête >



du graal, Musashi bien sûr avec le traité des cinq roues, mais aussi Saint-Exupéry, les tactiques des champions d'échec et de billard sur les conseils de Guy Sauvin, le Directeur Technique National de l'époque (voir Dragon magazine numéro 24). Et c'est une nouvelle face de ce maître que nous rencontrons alors, curieux de tout, parfois au fait de tradition martiale, de l'épopée des samourais, en résumé, en phase complète avec les racines du Karaté do. Musashi avait dit-on livré près de 70 combats : et bien Jacques Tapol en a livré bien plus, certes pas au sabre, et ils n'étaient pas sanctionnés par la mort du perdant, mais toujours à la limite de ce qui était autorisé. Il n'est pas un de ces maîtres sélectionnés sur ses relations et ses exploits de vestiaires, mais forgé dans la douleur et l'exploit. Nous ne parlerons pas davantage de cet ouvrage, et nous vous laissons le découvrir, c'est la lecture indispensable de vos vacances.

Charisme et humour, désinvolture et détermination, combats et katas

Nous nous sommes donc rendu dans son remarquable Dojo avenue Jean Jaurès à Paris, qui est le plus grand Dojo privé de Paris : je ne le vois pas enseigner le Karaté Do dans un gymnase. Et là encore, que de surprises. Ce n'est plus le com-



Blocage et contre-attaque simultanée sur une attaque de poing.

battant brutal que nous découvrons, mais un pédagogue et un véritable guide pour tous ceux qui souhaitent s'accomplir dans la voie du Karaté, adultes bien sûr, mais aussi enfants.

Pour décrire ce professeur, nous reprenons les propos de l'un de ses élèves, Guillaume Von der Weid, philosophe, auteur et conférencier, qui décrit ce personnage. Après avoir décrit la force et la discipline transmise par Jacques Tapol, celui-ci confie aux lecteurs : « Ce que Jacques m'a fait découvrir, avec cette alliance de charisme et d'humour, d'exigence dans la pratique et de désinvolture dans la manière, c'est que le Dojo est la vie, même rendue docile par ses règles, intelligible par notre progression technique, intéressante par l'évolution du groupe, réelle par le danger du combat. » Les enfants l'appellent Jacques, lèvent tous la main lorsqu'il demande : « Qui veut faire combat », ou bien « Qui veut faire un Kata ? », totalement épanouis et concentrés, donnant tout ce qu'il peuvent dans un cadre respectant la tradition du Karaté Do. Il anime aussi à Compiègne une section enfants très dynamique. A une époque où, pour beaucoup de pratiquants et d'observateurs, les rencontres sportives ont gardé l'appellation « Karaté », en proposant ce que l'on peut appeler une escrime pieds-poings. Ceci n'est pas péjoratif, car l'escrime est une superbe discipline, mais cette évolution a entraîné une pratique dans les clubs axée sur un jeu de touches, vidant année après année le vrai Karaté de sa subs-



Blocage et contre simultané en uraken, parfaitement contrôlé.



Un bel ura-mawashi en contre sur une attaque de poing.

tance (Karaté à l'ancienne comme disent certains esprits un peu simplistes, voir simplets). Une rencontre avec Jacques Tapol est une véritable bouffée d'oxygène. Reconnu unanimement par tout le milieu du Karaté, respectant tous ses professeurs et Sampais, il est un véritable guide pour ses nombreux élèves.

Dragon Magazine : Pouvez-vous nous parler de votre formation de karatéka ?

Jacques Tapol : J'ai commencé le karaté en 1971 avec Hiroo Mochizuki dans le style Wado-Ryu. J'avais démarré aussi le Kung Fu en même temps et rapidement je me suis aperçu qu'on faisait des Katas de Karaté au Kung Fu. A l'époque nous n'y connaissions rien. Pendant 5 ans je n'ai travaillé que le Karaté comme un fou, encadré par les Sampais du club. Pendant ces 5 ans j'ai eu une interruption de 6 mois où je suis allé pratiquer le Shotokan chez M. Chouk qui était à l'époque un élève de Maître Kase. Hiroo Mochizuki m'avait viré d'un cours

parce que j'avais répondu à un gars qui me posait une question. Il était très sévère, et comme je suis fier j'ai quitté le club mais ensuite je suis revenu. J'ai appris à me taire et écouter. Ensuite Hiroo Mochizuki a arrêté le karaté pour créer le Yoseikan Budo. que j'ai pratiqué pendant 7 ans en même temps que le Karaté, et j'avais passé un 2ème dan. Le premier reportage sur le Yoseikan Budo, nous l'avions réalisé au Sacré Cœur et une des photos a servi de base aux écussons, que la plupart des pratiquants ont sur le cœur. Ils ne savent pas que c'est Mochizuki et moi : et c'est très drôle. Je m'entraînais comme un fou au Karaté mais aussi au Yoseikan Budo où nous pratiquions la boxe, l'Aikido, Judo, Jujitsu, les armes (sabre, Bo, Tanto, Tonfa, Nunchaku, etc.) Je n'arrêtais jamais et j'étais ultra-polyvalent. Je connaissais des Katas de Karaté, de Yoseikan, en atémis, armes. Au bout d'un moment, j'ai dû me spécialiser pour la compétition de karaté. J'ai

du arrêter le Yoseikan Budo à regret. Je me suis entraîné avec Guy Sauvin car c'était un combattant au mental de fer. J'adorais son esprit car il n'était pas dans une grosse catégorie de poids. C'était une légende pour moi. Et il dépassait par son esprit et sa recherche le cloisonnement qui existait dans certains styles. Dès 1975, je me suis entraîné avec Gilbert Gruss et Francis Didier, qui étaient deux remarquables techniciens tant en compétition qu'en Karaté traditionnel. Je me suis entraîné pendant 12 ans avec eux car c'étaient des pratiquants complets qui nous transmettaient un certain esprit et nous faisaient aussi aimer les Katas. Notamment Francis qui après les entraînements combat nous expliquait comment interpréter les katas. J'ai eu la chance de faire des stages avec Hironori Otsuka, le fondateur du Wado Ryu, avec Suzuki, Lee Kwan Young en Taekwondo. Pour préparer les championnats du monde de Sydney avec Thierry Masci, >



Enchaînement combat très réaliste de Jacques Tapol, ceinture noire 8ème dan de Karaté.

La compétition était un bon moyen de me tester avec des règles et sans sombrer dans la violence : une agressivité contrôlée. Cela me permettait d'apprendre à gérer mon stress



Démonstration devant les élèves du Kikenkai.

nous avons décidé de nous entraîner en traditionnel et là, à Levallois Perret lors du stage annuel, j'ai découvert Sensei Kase, Enoeda, Shirai, Naito. J'ai décidé de changer de style de karaté pour apprendre autre chose au bout de 15 ans de pratique et pendant un an et demi je me suis entraîné avec Jean-Louis Morel et Jean-Pierre Berthier. Ils ont été adorables, car ils m'ont enseigné pour le plaisir avec gentillesse et je leur dois beaucoup car ils m'ont aidé à apprendre les bases du Shotokan. Je tiens à les remercier et ils sont dans mon cœur. Pendant deux ans j'ai pratiqué la boxe anglaise car j'avais gagné les championnats de France contact ! C'était amusant car il faut surtout bien comprendre ce que l'on pratique et ne pas mélanger sans comprendre. Ça ne m'a jamais gêné pour les compétitions de Karaté. J'ai aussi beaucoup suivi Nakahashi grâce à Jean-Charles et Frédérique Vitrac. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de faire un stage avec le fils de Mabuni. Je suis toujours des stages car j'aime ap-

prendre et dernièrement je suis allé m'entraîner avec Enes Erkan, Rafael Aghayev, Gilles Cherdieu, Aldun Alagas. J'ai rencontré beaucoup de maîtres lors de stages dans des styles différents car il faut être capable de s'adapter. Un bon technicien doit être capable de reproduire rapidement un geste qu'il n'a pas l'habitude de faire. Je suis allé m'entraîner en Kyokushinkai il n'y a pas si longtemps que ça avec Fabrice Fourment et j'en ai bavé avec les jeunes car j'avais déjà 55 ans bien tassés. D'ailleurs il m'a fait participer à un stage avec Pichkounov qui était un poids lourds du K1. J'en ai bavé mais il ne faut pas rester sur son piedestal. J'ai suivi des stages avec Miyazaki et Ochi de la JKA, avec Jingo de l'Uechi ryu qui était surpris de me voir à son stage il y a deux ans. J'allais oublier Maître Chinen en Shorin ryu qui enseigne les katas d'origine du Shotokan, et qui a vraiment un mécanisme de compréhension des mouvements très original. Je suis allé à Okinawa grâce à Maître

Chinen et me suis entraîné en cours particulier avec le grand maître de leur école, Maître Miyahara, mais j'ai surtout rencontré son sampai Higa, qui est mon dernier Maître de cœur. Il est décédé depuis et je n'ai plus envie de retourner là-bas. C'est trop douloureux.

D. M. : Quelle a été la place de la compétition dans votre parcours ?
J. T. : J'avais très envie de me battre tout en ayant très peur. Comme je suis assez volontaire, je me suis dit que la compétition était un bon moyen de me tester avec des règles et sans sombrer dans la violence. C'est une agressivité contrôlée. Cela me permettait d'apprendre à gérer mon stress et développer mon coup d'œil. J'ai toujours considéré ça comme un excellent exercice à rajouter à ceux existant dans les bases du Karaté traditionnel. J'ai toujours été un budoka qui travaillait aussi un spécifique. Bien qu'ayant une grosse envie de gagner chaque combat, je n'étais pas un compétiteur à tout prix et j'ai toujours >

préférait le traditionnel. Donc je travaillais la compétition comme un exercice, bien relatif, mais très intéressant.

J'ai aussi testé le Karaté contact où j'ai gagné deux fois le titre. Je ne les préparais pas car je voulais surtout savoir si mon Karaté passait avec un gars qui avait une autre technique.

Il fallait surtout combattre contre quelqu'un de différent, comme Musashi qui testait des adversaires avec des armes différentes.

Je me souviens avec Thierry Masci que nous avons préparé notre championnat victorieux en faisant un stage avec Sensei Kase à Levallois puis ensuite à répéter comme des mules Hangetsu et Nijushio. En avant, en arrière, à l'endroit à l'envers puis à faire des applications combat.

J'adore la compétition qu'il faut prendre comme un aspect agréable et amusant. Ne pas avoir de prétention et comme dans tout exercice en connaître les buts, les enseignements et les limites.

D. M. : Pouvez nous dire quels sont, d'après vous les points forts de ces différentes écoles ?

J. T. : Oui, j'ai beaucoup voyagé dans les styles. Les écoles dans les fondements de base ont des méthodes d'apprentissage différentes ; ce ne sont que des méthodes qui mettent l'accent suivant l'optique combat du maître fondateur sur des points différents.

Certains disent qu'on est plus haut, plus souple, plus bas, plus statique. Qu'on frappe plus comme ça ou comme çà. En réalité ce qui compte, c'est le sens du combat de chacun : des grands combattants, il y a en a dans chaque école.

Et si un combattant est bon dans une école, il l'aurait été ailleurs.

Je crois que ce qu'il faut comprendre, c'est l'essence des choses et les fondements du combat, comme l'a expliqué Musashi dans le traité des 5 roues. Le plus important c'est la tactique. On doit comprendre et lire l'adversaire pour comprendre ce qu'il attend et faire le contraire.

Aussi on ne peut comme auparavant dire qu'il faut être haut, bas, fort ou souple. Il faut être capable de développer plusieurs tactiques, plusieurs rythmes, plusieurs attitudes, etc. L'adaptabilité, c'est ce qui nous sauve. Un style dans la conception un peu ancienne des styles, c'est ce qui nous stéréotype.

Donc pour conclure il n'y a pas de points forts mais des points de départ différents pour démarrer l'étude du combat.

Il faut surtout personnellement trouver



La pratique du kata, indispensable à la pratique du Karaté- Do.

sa conception du combat, ses objectifs et la méthode.

D. M. : Qu'est ce pour vous aujourd'hui le karaté do ? En avez eu des définitions différentes au cours des différentes étapes que vous avez vécues ?

J. T. : Au début on goûtait au karaté comme une discipline à laquelle nous devions adhérer sans condition. On ne se posait pas de question et parfois on tombait dans des certitudes. On faisait ce que le professeur nous disait sans trop réfléchir.

La tradition c'était la discipline sans concession et un peu militaire du dojo.

On devait suivre quel que soit la difficulté, ne pas contester et ne pas poser de questions.

On estimait que par la pratique seule on allait découvrir quelque mystère. Un Japonais dans les années 70 c'était un être plus mystérieux qu'un martien. Tout était bizarre.

Aujourd'hui, le karaté, c'est devenu un mot courant et en même temps qu'il s'est popularisé, il s'est vulgarisé.

Tout le monde n'est pas comme ça mais on voit des gens qui courent après les grades, n'écotent plus, contestent les profs, n'ont plus une attitude adaptée à un dojo.



Jacques Tapol, un professeur comblé.

Ils viennent « faire du karaté ». Certains à notre époque n'avaient pas d'aussi hautes aspirations mais avec la discipline, et le mystère qui entouraient la pratique, ils s'imprégnaient du traditionnel.

Je regrette l'esprit de cette époque. Pour ma part, j'aime le livre Karaté Do, ma voie, ma vie, de Gishin Funakoshi, et le Dojo Kun. Il n'est pas le détenteur de l'esprit du Karaté Do mais celui qui a synthétisé la pensée et la sagesse des anciens maître okinawais.

J'étais marqué par la série Kung Fu qui a chaque épisode enseignait une sagesse. On ne devait ni rechercher les grades et les honneurs mais développer l'écoute et la bonté.

D. M. : Le Karaté Do vous semble-t-il en phase avec la société occidentale aujourd'hui ?

J. T. : Le Karaté traditionnel, c'est une culture différente qui n'est pas fondée,

normalement, sur le superficiel et ce qui se fait « sans y mettre tout son cœur » ! Donc c'est quelque chose de différent, mais qui pour certains peut être une belle source de développement à condition d'y venir avec les bonnes informations et l'état d'esprit du Karaté.

D. M. : Quel est le contenu de votre enseignement ?

J. T. : Pour ma part c'est simple. Le Karaté Do est un travail personnel qui se pratique en groupe. Le professeur met en place le cadre et les protocoles, et chacun doit avoir l'humilité de s'y plier. C'est en faisant ce travail qu'on apprend. Certains ne font pas la paix en eux ; aussi ils n'y arrivent pas et se vexent tout le temps ; d'autres pour les mêmes remarques ne se vexent jamais.

Ils doivent régler leurs problèmes par eux-mêmes. Le Karaté Do, c'est vraiment lorsqu'on franchit le tapis, se plier à

une discipline libre et consentie. C'est en pratiquant que l'on découvre. Aussi j'essaie de ne pas trop délivrer de messages car c'est aux pratiquants de trouver les solutions.

Je suis comme un médecin accoucheur. Je dis ce qu'il faut faire mais c'est le pratiquant qui fait le travail et qui accouche. Donc c'est le pratiquant qui doit faire le travail sur lui-même.

D. M. : Comment voyez vous l'avenir du Karaté ?

J. T. : J'ai du mal à voir l'évolution. Je vais déjà me fonder sur ce qu'on voit maintenant, sachant que dans l'histoire on faire rarement de retour en arrière... Il y a actuellement des sous-disciplines qui sont des ersatz et qui sont dénuées de l'esprit Karaté-Do.

Dans la culture japonaise on ne peut pratiquer un art sans qu'il y ait de Katas. Ma compagne par exemple pratique l'Ikebana, l'arrangement floral, et il y a des Katas.

On ne peut pratiquer le Karaté sans pratiquer les Katas. C'est tout simplement dans la culture japonaise et dans tous les arts japonais.

Donc ce serait comme manger des sushis préparés en supérette !

Aussi nous aurons des gens qui vont continuer dans ce sens et d'autres qui vont développer des applications qui auront l'apparence, ou bien une partie de cet art, sans les fondements et les enseignements des Katas. ●

« Karaté et petits satoris », aux éditions du net, et pour pratiquer,



Le Karaté- Do, une école de vie avec Jacques Tapol.

